

malheur de n'en pas recevoir, n'est jamais plus mal placé que dans une situation qui fixe les regards sur lui.

Suzette demanda qu'on nous laissât seules, avertit son mari, d'un ton caressant, qu'elle n'irait pas dîner en ville, le pria de l'excuser sur sa santé ; et aussitôt que nous fûmes tête à tête, elle me prodigua des caresses d'un ton si aimable et si respectueux, qu'elle fit passer dans mon âme toutes les émotions qui agitaient la sienne.

“ Vous ne me quitterez point, n'est-il pas vrai, Madame ? vous aurez ici votre appartement, vous y serez servie comme si vous étiez ma mère. Eh ! ne l'avez-vous pas été ? Libre de commander dans toute la maison ; moi-même je ne me présenterai chez vous que lorsque vous le permettrez. Qu'est devenue Augustine ? Est-ce qu'elle vous a aussi abandonnée ? ”

“ Non, Madame, lui dis-je d'un ton un peu embarrassé. — Madame ! reprit-elle avec chagrin : si je ne suis pas Suzette pour vous, je ne le serai donc plus pour personne au monde. Voyez, voyez l'anneau que vous m'avez recommandé de ne pas quitter, le voilà. Toujours à mon doigt, il me rappelait. . . ” Elle s'arrêta en rougissant. “ Madame, ajouta-t-elle les yeux humides, appelez-moi Suzette, cela soulagera mon cœur. ”

Eh bien ! Suzette, ma fille, lui dis-je en l'embrassant, Augustine ne m'a point abandonnée ; mais elle n'est pas heureuse. Le fruit de ses économies, placé d'abord avantageusement, lui a été remboursé en papier. Forcé de se remettre en maison, c'est moi qui ai voulu cesser d'être à sa charge. ”

“ Il faut la reprendre, Madame, il n'y a qu'elle et moi qui puissions avoir pour vous les attentions qui vous sont dues. Ah ! si j'avais su vos malheurs ! Mais deux craintes enchaînaient mes pas, celle d'humilier ma bienfaitrice par mon opulence, et celle de vous faire soupçonner que votre fils. . . Il doit être aussi bien à plaindre, votre fils, Madame ! ”

Cette réflexion de Suzette me fit répandre des larmes ; elle crut alors ne devoir plus cacher les siennes. Quand nous fûmes un peu remises, je pris la parole.

“ Mon amie, en veillant sur votre enfance, j'ai rempli un devoir ; ce que j'ai fait pour vous depuis n'était qu'une dette que je payais à la générosité de votre conduite. Je suis sensible à votre reconnaissance ; et je rougirais de moi-même si j'éprouvais la moindre répugnance à en profiter ; mais, ma Suzette, il faut en borner les effets. Je suis résignée à mon sort, et j'ai plus besoin de tranquillité que des dehors de l'opulence. Songez d'ailleurs que vous êtes en puissance de mari, et que, quelque considérable que puisse être votre fortune, elle vous appartient moins qu'à lui. Laissons Augustine. . . ”

“ Pardon, Madame, si je vous interromps ; mais vous ne connaissez ni ma situation, ni mon cœur. M. Chenu ou Depréval, comme il vous plaira de l'appeler, n'a d'autres volontés que les miennes, et n'a jamais désiré que de me rendre heureuse. Depuis mon mariage, le premier moment de bonheur que j'ai éprouvé est celui d'être utile à ma bienfaitrice. Plus je ferai pour vous, plus je m'apercevrai que mes soins vous seront agréables, et plus j'approcherai de la félicité qu'il m'est permis d'espérer. Pourvu que mon époux voie la joie répandue sur ma figure, il applaudira à tout ce que je ferai ; et, en vérité, Augustine de plus ou de moins dans la maison ne frapperait même pas ses regards, si je n'étais très décidée à la lui faire remarquer, pour qu'il la récompense de sa conduite envers vous. Mais, laissant à part le bonheur inappréciable que mon cœur trouve à réparer, autant qu'il est en moi, l'injustice du sort à votre égard, quand vous connaîtrez mon

histoire, vous conviendrez, Madame, que la reconnaissance sera toujours de mon côté et les bienfaits du vôtre. Nous aurons le temps de parler de moi : c'est de vous, de vous seule qu'il faut nous occuper aujourd'hui. ”

A peine m'eut-elle installée dans l'appartement qui m'était destiné, qu'elle écrivit à Augustine ; le soir même je l'avais auprès de moi. Son activité semblait doubler son existence pour prévenir mes goûts : et je ne pouvais m'opposer à rien de ce qu'elle faisait pour moi, sans l'affliger. Mais, le lendemain, je ne la vis qu'un instant, le jour suivant de même. Quoique j'eusse trouvé chacune de ces journées ma toilette chargée de plus d'étoffes qu'il n'était nécessaire, dans ma position, pour réparer ce que le temps et les malheurs m'avaient ravi, j'étais peinée de sa conduite et humiliée de ses bienfaits. Je ne savais comment concilier les premières marques de sa sensibilité, avec un abandon aussi extraordinaire. Suzette élevée par moi, Suzette, telle que je l'avais vue lorsque le hasard me conduisit chez elle, était une amie à laquelle je pouvais tout devoir sans rougir ; mais M^{me} Depréval, livrée à la dissipation, n'avait ni le droit, ni le pouvoir de me faire rien accepter. Je tremblais que l'opulence ne l'eût corrompue ; et dès-lors, sans emploi, sans considération, il me devenait impossible de rester dans sa maison et d'associer mon nom à celui d'une femme jeune, belle, riche et entièrement asservie par les plaisirs. La misère est plus facile à supporter que la honte. Il m'en coûtait cependant de la juger sévèrement ; j'attendais avec impatience le moment de m'expliquer, en conciliant ce que je devais à mes principes avec les ménagemens qu'exigeaient ma position servile et l'indépendance de Madame Depréval.

Le troisième jour, elle me fit demander à déjeuner chez moi. En entrant, elle me prodigua les plus tendres caresses. “ Je ne sais, me dit-elle, ce que vous aurez pensé de moi ; mais j'avais des engagements qu'il m'était impossible de rompre sans affliger mon époux, et je voulais être entièrement libre, afin de vous ouvrir mon cœur. Je ne suis pas heureuse ; j'aime la vie solitaire, et je suis forcée de me livrer à la société ; j'aime la simplicité, et le luxe, la prodigalité m'entourent. Ecoutez-moi, Madame, avant de me juger. Suzette a besoin de vos conseils ; et comment la guiderez-vous, si vous ne connaissez pas entièrement sa situation ? L'histoire de ma vie n'est, pour ainsi dire, que le tableau des mœurs du siècle ; j'ai bien peur qu'elle ne soit sans intérêt pour vous. ”

Sa franchise me rendit la bonne opinion que j'avais conçue d'elle ; je l'assurai que j'étais disposée à l'écouter avec indulgence, et que, jetée dans un monde qui me paraissait effectivement bien nouveau pour moi, je lui saurais gré de ne m'épargner aucun détail. Nous nous assimes plus près l'une de l'autre ; elle commença en ces termes.

“ Je voudrais en vain vous le cacher, me le dissimuler à moi-même : j'aimais votre fils au point que le sacrifice de ma vie pour lui épargner un instant de peine ne m'aurait pas coûté un soupir. Grâce à vos soins, à l'exemple que vous donniez à tous ceux qui vous entouraient, la vertu m'était aussi chère que mon amour ; je pouvais souffrir, mais non manquer à mes devoirs. Vous m'avez vue résignée à mon sort, je l'étais de même après mon mariage ; et, s'il m'était impossible d'échapper à mes souvenirs, du moins mes souvenirs n'existaient-ils que dans le secret de mon âme. ”

“ M. Chenu n'avait pas d'amour pour moi ; je crois que ce sentiment lui sera toujours étranger ; mais il me respectait comme un être qui lui était supérieur. L'ordre que je mettais dans ses affaires, les avis que j'étais à même de lui suggérer lorsque